

## PROLOGUE

J'étais assise à côté des portes du tribunal à essayer en désespoir de cause de respirer profondément tout en ayant l'impression d'être incapable de faire pénétrer l'air dans mes poumons. Les yeux rivés sur la pendule, j'étais assaillie par des millions d'images de ce qu'il m'avait fait. La veille au soir, j'avais relu ma déposition pour me rafraîchir la mémoire. J'ignorais ce que j'allais déclarer exactement au moment où je témoignerais, mais je n'avais qu'à dire la vérité, toute et entière. Que l'homme qui était assis en face de moi avait commencé à abuser de moi encore et encore lorsque j'avais dix ans, qu'il avait brisé mon innocence, qu'il m'avait volé mon enfance.

C'était comme si les aiguilles de la pendule demeuraient immobiles, comme si le temps lui-même était suspendu. Je baissai les yeux vers ma tenue élégante et je lissai ma jupe, remarquant au passage à quel point mes mains et mes jambes tremblaient.

*Allez, Terrie, reprends-toi !* Je savais pertinemment que c'était la seule occasion que j'avais de dire au monde ce qu'il m'avait fait et d'obtenir que justice soit faite. *Ce n'est plus lui qui est aux commandes, c'est toi !* Je n'étais qu'une enfant lorsque les agressions sexuelles et affec-

tives avaient débuté, mais j'étais à présent adulte et plus forte, et l'heure était venue pour moi de me défendre.

Je me redressai au moment où les portes en bois ciré s'ouvrirent sur une femme à l'allure officielle qui m'adressa un petit signe de tête. J'entendais un murmure de voix provenant de la salle d'audience, les avocats et les huissiers qui bavardaient, sans pouvoir distinguer leurs paroles.

— Vous pouvez y aller, Terrie. Vous êtes prête ? dit-elle.

Je hochai la tête. *Ça y est, pensai-je. C'est ce que j'ai attendu toutes ces années : la chance de mettre mon passé ignoble derrière moi une fois pour toutes.* Je franchis les portes en inspirant profondément. J'eus l'impression que, dans le silence assourdissant, tous les regards étaient tournés vers moi. Puis, de l'autre côté de la salle, je le vis...

## *Les câlins de papa*

Je me détournai pour ne leur montrer que mon dos et je croisai les bras sur ma poitrine de quatre ans.

— Non, m'écriai-je, je ne veux pas m'habiller ici !

Liz, l'amie de ma mère qui habitait avec nous, se mit à rire.

— Ne sois pas bête, Terrie ! lança-t-elle. Personne ne te regarde ! Allez, enlève ta chemise de nuit et enfile tes vêtements !

Je lançai un regard à Liz et passai la chemise de nuit par-dessus ma tête tout en frissonnant et en serrant les bras autour de mon corps nu. Je soulevai ensuite une jambe pour la faire glisser dans la culotte qu'elle me tendait.

— Voilà, tu es une bonne fille. Tu vois, c'était pas la peine de faire des histoires, non ?

Chez nous, comme dans toutes les maisons normales, mes vêtements étaient rangés dans ma chambre, mais, pour une raison que j'ignore, on conservait mes sous-vêtements dans un tiroir au rez-de-chaussée, dans la salle de séjour. Tous les matins, je devais par conséquent aller m'habiller en bas. La pièce était toujours

pleine d'adultes, avec mon père et un oncle, ainsi que deux grands-oncles qui vivaient là, et j'avais l'impression qu'il y avait toujours une paire d'yeux fixée sur moi et ma peau dénudée. Malgré mon jeune âge, cela me mettait mal à l'aise.

J'enfilai rapidement ma robe, sachant que je pourrais ensuite monter dans ma chambre pour jouer avec mes poneys et les jouets d'occasion que je possédais. Je sentais toutefois dans mon dos le regard lubrique de mon grand-oncle Pat. Il avait largement plus de soixante ans et évoquait un personnage comique avec ses jeans maintenus par des bretelles et quatre fois trop grands pour sa corpulence menue. Né avec un bec-de-lièvre, il n'arrivait jamais à fermer complètement la bouche et, lorsqu'il souriait, il bavait au point qu'il couvrait de taches de salive le pull bleu qu'il ne quittait jamais. Il était toujours armé de son Polaroid et prenait des photos à tout bout de champ. Quand il braquait l'appareil sur moi, il affichait un sourire salace qui me rendait folle.

— Arrête ! criai-je en essayant de l'écartier.

Au moment où j'avais retiré ma chemise de nuit, j'avais parfaitement entendu résonner le « clac » de l'appareil, mais je n'avais pas fait de commentaire – je savais qu'il valait mieux que je m'habille le plus vite possible. Comme d'habitude, personne ne parut remarquer son comportement. Ron, mon autre grand-oncle, continua à remuer son thé ; ma mère demeura avec son regard impavide sur sa chaise ; et Liz ne parut pas se rendre compte de quoi que ce soit. Quant à papa, il était dans la salle de bains.

Je ne savais pas pourquoi mon oncle Pat aimait prendre toutes ces photos qu'il fourrait dans sa poche

dès qu'elles sortaient de l'appareil. Je me souviens qu'il m'arrivait de tirer la langue d'un air provocateur juste avant qu'il appuie sur le déclencheur.

À l'époque, je vivais avec ma mère Carole, mon père Reg, mes deux grands-oncles, Ron et Pat, et un oncle nommé Simon, ma grand-mère Margaret, ainsi que Liz, une amie de ma mère, dans un logement social de quatre chambres des plus ordinaires d'un lotissement de Stevenage, une ville de quatre-vingt mille habitants environ située au nord de Londres. En apparence, nous étions simplement une grande famille très animée qui tournait autour de mon père. C'était un homme trapu, avec des cheveux foncés mais clairsemés, ce qui le faisait paraître plus vieux que son âge.

— J'ai fini par avoir un dentier, mais un chien l'a enterré dans le jardin, avait-il l'habitude de dire en riant.

Cela ne l'empêchait pas de manger et, avec ses mâchoires nues, il dévorait tout ce qui lui passait sous le nez.

C'était aussi un homme très apprécié qui était toujours prêt à donner un coup de main. Considéré comme le M. Fixetout du quartier, il savait tout réparer et n'hésitait pas à aller bricoler chez les voisins, notamment quand il s'agissait de voisines. Lorsqu'il apprenait qu'une femme vivait seule, il allait spontanément frapper à sa porte pour lui proposer son aide. Ses copains de boisson n'ignoraient rien de son caractère dépravé, mais ils ne lui en tenaient pas rigueur. Il descendait la rue comme un roi, un énorme sourire sur le visage, en faisant signe à tous ceux qu'il croisait. En revanche, entre nos quatre murs,

il se montrait très différent de celui que tous les voisins considéraient comme un homme merveilleux.

Même très jeune, je savais déjà qu'il avait été condamné comme délinquant sexuel et, si je comprenais que c'était mal, personne ne s'était donné la peine de m'expliquer précisément ce que cela signifiait. Abusif, de manière physique et mentale, mon père m'utilisait comme jouet sexuel ou punching-ball, en fonction de son humeur. Dès le départ, les dés étaient pipés : comment aurais-je pu avoir la moindre chance de bénéficier d'une enfance normale et d'un entourage aimant ?

Ma mère était née le 9 décembre 1958 et, avec Margaret et Ted, ses parents, elle avait grandi à Hitchin, à quelques kilomètres de Stevenage. Mamie Margaret était une femme douce et discrète, qui a souffert de dépression chronique toute sa vie. Je n'ai fait la connaissance de mon grand-père Ted qu'après son transfert de prison en hôpital psychiatrique. J'ignore la raison pour laquelle il était soigné. Ma mère affirmait qu'il avait cessé de parler et qu'il avait été assigné à une unité psychiatrique carcérale. J'ignore aussi pourquoi il était en détention lors de cette occasion précise, mais je sais qu'il avait déjà été condamné à une peine de prison pour avoir violé ma mère à de nombreuses reprises entre dix-sept et dix-neuf ans, alors qu'il ne l'avait jamais touchée auparavant.

Pour aussi loin que je me souviene, j'étais au courant des abus que ma mère avait subis de la part de mon grand-père. Chez nous, ce n'étaient pas des choses que l'on dissimulait. Ma mère et les autres adultes de ma famille parlaient ouvertement de sexe et des viols que ma mère avait endurés comme si c'était quelque chose de parfaitement normal. Je sais que mon grand-père

terrifiait ma mère et qu'il la violait le soir, alors que ma grand-mère était dans la pièce d'à côté, sans se douter le moins du monde de ce qui arrivait à sa fille. Les troubles psychologiques de ma mère furent peut-être causés par ces agressions sexuelles ou c'était peut-être héréditaire. Je ne le saurai probablement jamais.

Ma mère finit par s'enfuir de chez ses parents pour se marier avec le premier type dont elle tomba amoureuse, un dénommé Phil. Ce Phil était le portrait craché de Patrick Swayze, avec le charme qui allait avec. Toutefois, malgré son sourire hollywoodien, il possédait un tempérament violent et passait son temps à se battre et à s'attirer des ennuis. Ma mère faisait mine de ne rien voir, d'autant qu'elle était heureuse d'avoir échappé à son père, et elle s'installa avec enthousiasme dans sa nouvelle vie. Elle se sentait en sécurité au point qu'un soir, elle trouva le courage d'avouer ses viols à son jeune mari.

— Il me forçait à le faire, déclara-t-elle, en larmes.

Si elle avait espéré trouver un certain soulagement en se confiant et un soutien de la part de Phil, elle dut être d'autant plus choquée par la réaction de celui-ci. Son visage s'enflamma de colère et il la bourra de coups de poing en hurlant encore et encore :

— Espèce de sale pute !

Maman s'écroula à terre en sanglotant, mais, au beau milieu de sa souffrance, elle découvrit qu'elle était déterminée à ce que justice lui soit rendue. Lorsque Phil eut cessé ses coups, elle se releva et prit la décision d'engager des poursuites contre son père dès le lendemain. Je ne saurais pas vraiment dire ce qui s'était déclenché en elle. Peut-être que cette agression supplémentaire fut la goutte d'eau de trop ou peut-être éprouva-t-elle le senti-

ment qu'elle devait prouver à Phil qu'elle ne méritait en rien ce que son père lui avait fait subir. Dans tous les cas, ce passage à tabac la décida à se tourner vers les autorités.

Ma mère me raconta qu'elle avait porté plainte et que son témoignage avait envoyé grand-père en prison. Lorsqu'elle découvrit toute l'histoire, ma grand-mère en fut horrifiée, et elle traversa la première de ses nombreuses dépressions nerveuses. Par la suite, il apparut également que Pat, le frère de grand-père qui vint emménager avec nous, était un pédophile qui aimait prendre des photos indécentes d'enfants. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu aller de travers dans cette famille pour produire deux pervers. Le père de grand-père avait-il abusé de lui ? Ou un autre membre de la famille ? Difficile de le savoir.

Nés dans des familles honorables, à Vauxhall, un quartier de Londres, les parents de ma grand-mère maternelle avaient tous deux un bon emploi, son père comme ouvrier métallurgiste et sa mère dans un pressing. Si son frère Ron avait des difficultés d'apprentissage, sa sœur Vera réussit à devenir coiffeuse. Le viol de ma mère par son propre père fut donc un énorme choc dans la famille de ma grand-mère. C'était le genre d'événement qui ne s'était jamais produit, mais, à l'époque, ma grand-mère ne pouvait deviner que le cycle allait se poursuivre pendant encore une génération, un cycle dont je serais la première victime.

Après avoir obtenu un certain soulagement avec la condamnation de son père, ma mère connut quelques années relativement heureuses, bien que chaotiques, en compagnie de Phil. Elle le soutint pendant tous ses hauts

et ses bas, et ils formaient un couple animé et sociable. Puis, un soir, Phil rentra à la maison couvert de sang.

— Va passer ça à la laverie automatique, grommela-t-il.

Habitée à voir son mari revenir couvert de plaies et de bosses, ma mère fit ce qu'il lui demandait sans y réfléchir plus avant. Ce n'est que lorsque la police se présenta à la porte un jour plus tard qu'elle commença à se dire qu'il était peut-être arrivé quelque chose de terrible.

Phil fut arrêté et inculpé pour meurtre. Quand maman fut appelée à témoigner au tribunal, elle découvrit les faits inqualifiables : Phil et ses complices avaient attaqué une vieille dame et, dans un brouillard mêlé d'alcool et de violence, les choses avaient pris une tournure ignoble au point que la femme s'était retrouvée pratiquement coupée en deux après qu'ils l'eurent violée avec une branche.

Anéantie par l'idée que son mari ait pu commettre de tels actes, ma mère n'hésita pas un instant à accepter de témoigner contre lui. Elle obtint le divorce pendant qu'il purgeait sa peine de quinze ans ferme, sans possibilité de libération conditionnelle. Et c'est en prison que Phil fit la connaissance de mon père.

Jusqu'à des années après sa libération, personne ne sut jamais vraiment pour quelle raison Reg se trouvait à cette époque derrière les barreaux. Il avait déjà eu une fille d'une relation précédente, et il racontait à qui mieux mieux qu'il avait été condamné pour avoir fichu une raclée au petit ami de Sarah, sa fille, que le petit ami en question avait mise enceinte. En fait, il apparut pour finir qu'il avait violé Sarah et qu'il était lui-même le père de l'enfant.

Ma mère ignorait tout cela lorsque Reg se présenta chez elle peu après sa sortie de prison.

Phil avait demandé à Reg de « protéger » son ex-femme et, lorsque celui-ci vint frapper à sa porte en affirmant qu'il était là pour s'occuper d'elle, qui était si vulnérable, elle n'eut aucun mal à avaler toute l'histoire.

Isolée et plutôt naïve, ma mère, à peine âgée de vingt et un ans, éprouva d'abord quand même un peu de méfiance, mais elle fut rapidement séduite par le charmeur aux cheveux bruns qui ne sortait jamais sans son chapeau incliné d'un air coquin. Malgré la différence d'âge de quatorze ans et quelques, ils eurent le coup de foudre et ils se marièrent deux ans plus tard, en février 1981. Pour finir, ma mère pensait qu'elle avait rencontré un homme qui allait s'occuper d'elle comme un mari le devrait. Ce qu'elle ignorait, c'est qu'il était déjà connu dans le coin comme délinquant sexuel. Maman était-elle vraiment au courant quand elle accepta de l'épouser et d'avoir un enfant avec lui ? Je ne connais pas la réponse. Je préfère croire qu'elle ne le comprit que lorsqu'il fut trop tard.

Je suis née cinq ans après leur rencontre, le 7 juillet 1984, alors que ma mère avait vingt-cinq ans, et mon père, quarante-neuf. J'avais deux ans quand nous déménagâmes de notre maison dans l'Essex pour une HLM de quatre chambres à Stevenage. La maison qui allait être le théâtre des cauchemars que j'allais vivre pendant les huit prochaines années de mon enfance.

Mon plus ancien souvenir est celui d'une chute que je fis depuis une petite poussette alors que je jouais dans un abri en briques que mon père avait construit dans le jardin. Je me cognai la tête sur la terrasse et me

mis à hurler. Aussitôt, mon père s'élança vers moi, me prit dans ses bras et se précipita à la salle de bains, où il attrapa une éponge jaune pour me tapoter la tête et nettoyer le sang cramoisi.

— Tu vas t'en sortir, me réconforta-t-il.

Je me calmai rapidement.

— Merci, papa.

Il me tapota doucement le menton de l'index.

— Je te l'avais bien dit que cela irait mieux, non ?

Je lui rendis son sourire et descendis de mon perchoir sur le lavabo. Au moment où j'allais sortir, il m'attrapa par le bras.

— Tu es une vraie terreur, petite Terrie, non ?

C'était comme ça qu'il m'appelait : « Terrie la Terreur ». J'ignorais ce qu'il voulait dire au début ; par la suite, je compris qu'il voyait peut-être en moi la même disposition d'esprit qu'il avait tenté d'anéantir chez ma mère et chez tous les autres membres de la famille. Une disposition d'esprit dont je suis très fière encore aujourd'hui.

Ce jour-là, je retournai immédiatement dehors et repris mon jeu. J'adorais promener ma poupée dans sa poussette en jouant à la maman. Je disposais les soucoupes et les petites tasses de ma dînette pour servir le thé, je mettais ses plus beaux habits à ma poupée et je passais des heures à bavarder avec elle en lui disant de bien se tenir et d'être sage. C'était de l'évasion pure et simple. Ou le jeu me permettait peut-être d'être la mère que je n'avais pas. Carole n'avait jamais l'air d'être là lorsqu'il fallait s'occuper de moi – elle était probablement en haut, dans son lit, ou assise dans son fauteuil du séjour. Après ma naissance, elle fit une grave dépres-

sion, tout comme sa propre mère en avait fait une après sa naissance. Depuis le procès de mon grand-père, ma mère avait régulièrement souffert de dépression, et l'arrivée d'un bébé l'avait apparemment poussée au bord de l'abîme. Elle pouvait rester assise sans dire un mot pendant des journées entières, sans manger ni boire sauf si quelqu'un pensait à lui proposer du thé.

Après avoir chanté une chanson à ma poupée, je fis semblant de lui donner à manger, mais l'assiette en plastique me glissa des mains et je sentis derechef le regard de papa sur moi.

— Encore des bêtises, hein, Terrie ? hurla-t-il. Qu'est-ce que je t'ai dit à propos de tes jouets ?

Pétrifiée de terreur, je retins mon souffle. Je savais déjà que l'humeur de mon père pouvait changer aussi vite que le sens du vent. Il pouvait être doux comme un agneau et me donner la seconde d'après une claque du revers de la main. J'avais grandi en apprenant à anticiper le moindre de ses gestes, mais je ne savais jamais à quoi m'attendre.

— Pardon, papa, dis-je en l'implorant des yeux.

Heureusement, cette fois-là, son visage s'adoucit. Je ramassai prestement l'assiette.

— Laisse tes affaires de ta chambre, c'est tout ce que je te demande, grogna-t-il.

C'est peu après notre emménagement dans la maison de Stevenage que notre famille s'élargit. Mamie fut la première à venir s'installer avec nous. Elle avait vécu dans l'Essex, mais elle avait de plus en plus de mal à se débrouiller toute seule, et maman accepta de la prendre avec nous. Vint ensuite mon grand-oncle Pat, le frère

de mon grand-père, puis Ron, celui de ma grand-mère, ainsi que Simon, le frère de ma mère. Ron et Simon avaient tous deux des difficultés d'apprentissage.

On m'affirmait que Simon se montrait plutôt futé quand il était petit, mais, à l'âge de onze ans, son père l'avait jeté sur un lit au cours d'une dispute, et sa tête avait heurté la tête en fer. Au bout de plusieurs semaines d'hospitalisation pour commotion cérébrale, il revint à la maison et ne fut plus jamais le même. À l'époque, alors qu'il n'avait pas encore trente ans, il avait l'air d'un enfant dans un corps d'adulte en surpoids. Il était incapable de lire ou d'écrire, et n'occupa jamais aucun emploi. Il passait toutes ses journées à monter des maquettes d'avion dans sa chambre. Il avait un caractère farceur et il lui prenait parfois l'idée de renverser les chaises de la salle à manger pour en faire des « bateaux ». Il m'arrivait, très rarement, de jouer avec lui, mais, la plupart du temps, il préférait jouer seul. Parfois, pour s'amuser, il brûlait des morceaux de papier dans un cendrier, dans sa chambre. Cela rendait mon père fou et provoquait les querelles les plus terribles. Chaque semaine, lorsque Simon allait toucher l'argent de son allocation adulte handicapé, il m'achetait un sachet de Carambar ou autres bonbons et un autre de chips fromage-oignon. Semaine après semaine, il répétait le même rituel et me tendait mes friandises sans dire un mot, mais j'étais toujours impatiente de ce moment et je le remerciais par un grand sourire.

Ron était un vieux type corpulent de près de soixante ans au front dégarni qui traînait toute la journée à la maison parce qu'il n'avait aucun ami. Il passait la majeure

partie de ses journées à peler des pommes de terre pour papa et à l'aider à les faire bouillir. Comme une ombre vivante, toujours là, mais sans jamais prendre part aux conversations sauf pour se quereller avec mon père qui le haïssait. Dans l'ensemble, Ron et Simon restaient dans leur coin. C'était Pat, que j'avais surnommé « Pat le Pervers », qu'il me fallait surveiller.

Comme tous ces occupants de la maison donnaient de l'argent pour être logés, mon père acceptait qu'ils restent. Ron et Simon payaient cinquante livres par semaine chacun uniquement pour leur chambre, et Pat lui versait quatre-vingt-dix livres. Bien que n'ayant jamais travaillé, papa roulait toujours sur l'or. Cela ne l'avait pas empêché de choisir le système de chauffage le moins cher (et le plus dangereux) : une bouteille de gaz trônait au beau milieu de chaque pièce, « réchauffant » l'air ambiant de sa flamme à nu, parce que c'était moins coûteux que de mettre le chauffage central en marche.

— Approche-toi du feu et tu flambes, me sifflait mon père.

Je ne m'approchais donc jamais de la flamme, même si je ne comprends pas comment nous n'avons pas eu davantage d'accidents. Il me semble qu'une fois Liz se brûla à la main et c'est tout.

Cette amie de ma mère, que j'appelais tatie Liz, venait de se séparer de son compagnon violent. Comme elle ne savait où aller, elle se joignit à nous. Plutôt instable, cette femme brune était toujours en train d'essayer de « devenir quelqu'un ». Elle suivait des cours et voulait aller de l'avant. Par rapport à nos autres locataires, c'était elle qui avait les meilleures relations avec mon père et je les entendais parfois rire dans sa chambre à lui, le soir, alors que

ma mère demeurait vautrée dans son fauteuil. En dépit du fait que Liz fût tout aussi soucieuse d'échapper aux sautes d'humeur de mon père que les autres, elle n'en affirmait pas moins que son cœur était « au bon endroit ». C'était quelqu'un qui ne cessait d'aller et venir, toujours en train de faire quelque chose. De plus, parmi tous les adultes de la maison, elle était la seule qui avait l'air de s'intéresser à moi. Enfin, de manière positive.

Avec tous ces gens qui vivaient sous le même toit, les choses étaient plutôt ardues. Ma mère et mon père occupaient la chambre principale et je partageais la mienne avec Liz. Elle dormait dans son lit une place, et moi, j'avais un sac de couchage orné d'un logo de Coca-Cola, sur un matelas nu sans oreiller. Ron et Pat dormaient dans des lits superposés dans une autre chambre, avec Simon encore dans une autre, et mamie dormait en bas, sur le canapé. Pour finir, Pat emménagea dans sa propre chambre lorsque mamie obtint un appartement des HLM et s'y installa avec Simon parce que lui et Ron se disputaient comme chien et chat.

Bien que la maison fût relativement vaste, elle n'était pas seulement bourrée de gens, mais aussi de déchets de toutes sortes. D'énormes vitrines bon marché tapissaient les murs et derrière les portes vitrées apparaissaient des quantités de bibelots, de pendules et de bric-à-brac. Les murs n'avaient pas été retapissés depuis des lustres et continuaient d'arborer leur papier bleu aux fleurs roses. La moquette était d'un rouge sale, défraîchi, et paraissait entièrement recouverte des poils de notre berger Kim. Maman aimait ces babioles. C'est sa maladie qui l'avait en partie poussée à s'adonner à ces achats. Elle entassait tous ces objets sans se soucier vraiment d'eux

et sans jamais les entretenir. De son côté, mon père était obsédé par tout ce qui était en cuivre. Il collectionnait les gravures et les figurines, qu'il clouait au mur, où elles ternissaient et se couvraient de poussière. Il était particulièrement fier d'une paire d'épées qu'il avait accrochée au-dessus de la porte du séjour.

Dans cette maison où nous finissions par être à l'étroit, tout le monde se pliait à la règle de fer de papa. Personne n'osait lui tenir tête, et sa patience était aussi ténue que son caractère était violent et imprévisible. D'aussi loin que je me souviens, nous avions tous peur de lui. Il lui suffisait d'un regard pour nous faire taire tous autant que nous étions et, si besoin était, il n'hésitait pas à se servir de ses poings. Il lui suffisait de n'importe quel prétexte pour se mettre en rage : un toast brûlé ou une tasse de thé qui n'était pas à son goût, ou cela pouvait être parce que je passais devant lui trop lentement ou trop vite. Je marchais constamment sur des œufs. Ce qu'il préférait, c'était me donner un coup sec sur la nuque. Une fois, alors que j'avais environ cinq ans, je tombai accidentellement sous ses pieds quand il était dans la cuisine. Bing ! Je sentis le coup de sa paume ouverte sur l'arrière de mon crâne avant qu'il ne dise quoi que ce soit.

— Dégage ! hurla-t-il tandis que je gémissais en me tenant la tête.

Je ne savais pas ce que j'avais fait pour mériter la claque, cette fois-là. En fait, je ne le savais jamais. Il avait beau m'appeler Terrie la Terreur, c'était moi qui avais peur de lui. Il ne cessait de me dire que j'étais un problème. Parfois, il plaisantait et parfois il le disait presque avec une certaine fierté, mais, la plupart du temps, cela n'avait rien d'innocent.

— Je vais devoir te surveiller, disait-il.

Mais j'avais déjà compris que c'était moi qui devais le surveiller.

Comme ma mère passait son temps à dormir ou à demeurer dans un état d'apathie dû à sa dépression et aux médicaments que lui avait prescrits son médecin, ma grand-mère s'occupait de temps en temps de moi. Toutefois, c'était tatie Liz qui s'occupait surtout de moi, et je sentais qu'elle m'aimait d'une manière que j'aurais voulu que ma mère éprouve pour moi, quand elle me réveillait et m'aidait à m'habiller le matin. C'était elle qui me préparait le petit-déjeuner et me faisait faire ma toilette le soir. Il arrivait à mon père de nous laisser mettre les radiateurs en marche, et lui ou maman posaient mon pyjama dessus pour qu'il soit tout chaud lorsque je l'enfilais – l'un des rares moments où ils manifestaient un réel intérêt pour moi. Cependant, dans la journée, Liz n'était pas souvent à la maison parce qu'elle suivait des cours de formation ; en outre, elle ne cessait de parler de déménager et de vivre sa vie avec le petit ami, quel qu'il soit, qu'elle fréquentait sur le moment.

La vie avec mon père et ses règles n'était pas facile. C'est lui qui décidait de tout ce qui se passait, qui dormait où, ce que nous mangions aux repas. D'ailleurs, je ne me souviens d'aucun plat autre que du porc et des pommes de terre bouillies. Pour nourrir toutes ces bouches, c'était lui qui gérait les dépenses des courses et faisait la cuisine tous les soirs. Il écrasait les pommes de terre, faisait bouillir la viande et collait tout ça dans les assiettes, sans sauce ni rien. Personne ne se plaignait cependant. Comme mes oncles, ma grand-mère

et ma mère ne pouvaient rien se permettre d'autre, ils mangeaient ce qu'il leur servait. Nous avions une petite table dont on tirait les rallonges pour y asseoir six personnes ; moi, je n'avais pas le droit d'y manger et je m'asseyais à même le sol dans la pièce d'à côté. Cela ne me gênait pas : tant qu'on me laissait manger tranquille et que j'avais le droit de regarder la télé après le dîner, loin de papa et de Pat, je passais la meilleure soirée que je pouvais espérer. J'arrivais parfois à convaincre mon père de me passer un film d'horreur avant d'aller me coucher. Nous possédions plus de cinq cents films vidéo qui s'empilaient partout. Très tôt, j'ai regardé des films d'horreur interdits aux moins de dix-huit ans comme *Halloween* et *Les Griffes de la nuit*. Ils ne me faisaient pas peur, ils me faisaient rire. Sans doute que, par rapport à ce que je devais endurer, cela n'a rien d'étonnant.

Je ne sortais pas beaucoup de nos quatre murs. On ne m'emmenait jamais nulle part, sauf dans le centre-ville voisin de Hitchin pour faire des courses ou, en été, jusqu'à la plage de Southend. Parfois, mon père me prenait avec lui pour aller à son club des ouvriers à l'Oval, à Stevenage, où je le regardais se soûler avec ses copains. Il m'installait à une table avec un verre de soda avant de lancer d'une voix chargée de menace :

— Reste assise et ne t'avise pas de bouger !

Et je restais là, obéissante, toute la soirée.

Je fis de gros progrès dans l'observation des gens, en agitant les jambes sous la table et en sirotant à la paille mon soda à l'orange. J'avais parfois droit à un sachet de chips oignon-fromage en plus, un luxe ! L'essentiel était que je ne moufte pas. Dès que mon père me disait quoi faire, je lui obéissais à la lettre. Peut-être parce qu'une

part de moi voulait quand même obtenir son approbation. Uniquement pour qu'il soit gentil avec moi, ce qui, concrètement, signifiait qu'il ne me tapait pas dessus.

Mon père allait dans ce club pour boire avec des hommes qui travaillaient dur tous les jours de la semaine, mais lui, il ne travaillait pas. Je sais qu'il détenait un permis de conduire des chariots élévateurs, ce qui me laisse penser qu'il avait dû travailler avant ma naissance, mais j'avais entendu des gens dire qu'il était en congé maladie pour « problèmes cardiaques ».

Pour moi, la meilleure époque de l'année était l'été parce que, une fois par semaine, mon père m'emmenait à Southend-on-Sea pour la journée. Nous allions y voir ma demi-sœur Sarah, plus âgée que moi. Je ne me souviens pas de grand-chose de ces visites si ce n'est que Sarah lui demandait deux cents livres à chaque fois. On ne peut pas dire qu'ils s'aimaient beaucoup, mais elle était toujours très attentionnée avec moi et m'achetait de la glace. Debout devant le camion, fascinée par toutes les photos de cônes glacés et d'esquimaux, je finissais toujours par choisir la même chose : une boule à moins d'une livre et, quand j'avais vraiment de la chance, avec du coulis de framboise par-dessus.

— Tu me rappelles comment j'étais quand j'étais petite, disait Sarah en me faisant un bisou.

J'adorais ma grande sœur. Avec ses dix ans de plus que moi, elle me paraissait si adulte ! Ce n'est que plus tard que j'appris qu'elle avait poursuivi papa en justice quand elle n'avait que treize ans pour l'avoir violée et mise enceinte.

Le seul endroit où nous allions manger était un petit étal de coquillages sur le front de mer, où mon père nous

achetait des fruits de mer. J'adorais l'odeur du vinaigre qui montait des cornets en polystyrène que nous tenions dans nos mains. Je ne réclamais jamais d'aller sur les manèges et il ne m'arriva qu'une fois ou deux de me rendre dans une salle de jeux de hasard. Je n'osais jamais demander plus, contente d'admirer simplement les lampions colorés et d'écouter les glapissements de plaisir des enfants qui s'amusaient. Même si je demeurais spectatrice de la joie des autres, c'était une manière de m'évader de Stevenage et de notre maison bondée qui me suffisait.

Mon père n'était pas du genre à faire des cadeaux, mais, chaque semaine, j'avais droit à cinq livres d'argent de poche, une somme importante pour un enfant de six ans, avec la consigne de ne les dépenser que pour des bonbons. Je n'avais jamais droit à quoi que ce soit de plus, même si l'argent ne manquait pas avec tout ce que les locataires lui donnaient. Une fois par semaine, j'allais donc toute seule au supermarché Woolworth pour tout dépenser d'un coup dans un énorme sac de bonbons assortis. Sur le chemin du retour, je sentais pratiquement le sac se déchirer sous le poids des bonbons que je dévorais en marchant au point d'en avoir la nausée, les dents délicieusement collantes de sucre gluant. J'aimais particulièrement le réglisse.

La première fois que je compris que Noël était une fête fut lorsque je regardai des films de Noël et que je commençai à aller chez des amis. Je voyais chez eux de magnifiques sapins tout ornés dans leur séjour, avec des paquets au pied de l'arbre, contraste radical avec notre propre salle de séjour nue qui n'était ornée que des trucs de maman et des bibelots en cuivre de papa. Chez nous, Noël n'existait pas, c'est aussi simple que ça. Il n'y avait

pas de décorations, pas de sapin, ni de cadeaux ou de réveillon, et aucun membre de la famille ne nous rendait visite. La seule différence était que papa me donnait cinquante livres le matin de Noël et que je dépensais cet argent quelques jours plus tard, lorsque les soldes commençaient.

Le jour de Noël, nous restions à la maison pour regarder des films en écoutant les enfants des voisins rire, plaisanter et jouer avec leur bicyclette, leur skateboard ou leurs nouveaux costumes. C'était le seul jour de l'année où tous les habitants du lotissement semblaient s'amuser. Tous les autres sauf nous.

Une fois que papa m'avait donné l'argent, je me plantais devant la télé qui braillait comme les autres jours. Mon père n'était pas du genre à marquer les occasions spéciales :

— Du gaspillage de temps et d'argent, disait-il.

C'était pareil pour les anniversaires : quand j'étais enfant, je n'eus aucun cadeau à déballer.

Je me souviens en particulier d'un Noël, alors que j'avais cinq ans. J'étais en train de regarder un film, *A Christmas Story*, racontant l'histoire de Ralphie, un garçon très pauvre qui rêvait d'avoir une carabine reproduisant le modèle utilisé dans les westerns, mais ses parents ne voulaient rien lui acheter. J'adorais ce film parce qu'il mettait en scène une famille qui ressemblait à la nôtre : des parents qui ne s'occupaient pas de leurs enfants et qui ne célébraient pas la journée comme le faisaient les autres. Sauf lorsqu'il s'agissait d'histoires qui se passaient à l'époque victorienne, comme *Le Conte de Noël* de Dickens, les films évoquaient rarement ce genre de situation. Moi, cela me fascinait et me donnait

l'impression d'être moins seule parce que je me disais qu'il y avait d'autres enfants qui menaient la même existence que moi.

Papa n'aimait pas que Pat prenne des photos de moi et il lui sonnait les cloches chaque fois qu'il le surprénait. Mais c'était que mon père me réservait à son « usage » personnel et qu'il refusait la concurrence. Quand je n'étais pas en train d'essayer d'échapper à Pat le Pervers, je subissais régulièrement les abus de mon père. Pratiquement tous les matins, dans son lit. Cela avait commencé d'aussi loin que je me souviens. Je ne saurais dire quand, mais j'imagine que, la première fois, je devais être à peine sortie des couches-culottes.

Alors que la plupart des enfants sont réveillés par leurs parents qui leur disent de se lever et de s'habiller pour aller à l'école ou de descendre prendre leur petit-déjeuner, je me réveillais quand mon père m'appelait depuis sa chambre.

— Terrie !

Mon cœur se mettait à battre comme un tambour. Si ma mère semblait passer ses journées à dormir, elle ne dormait pas beaucoup la nuit et, le matin lorsque mon père lançait son ordre, elle était déjà debout en bas. Moi, je mourais d'envie de tirer les couvertures au-dessus de ma tête et de faire comme si je n'avais rien entendu, mais je savais qu'il serait fou de rage et je n'osais pas lui désobéir. Alors, tous les matins, je sautais de mon lit et dévalais en un éclair le couloir jusqu'à sa chambre. Il me fallait ensuite pousser la porte, me glisser dans la pièce lugubre seulement éclairée par la lueur du matin qui filtrait par les rideaux crasseux, toujours à moitié décrochés. Les murs étaient recouverts d'un papier peint jauni

par la nicotine ; la moquette était d'un rouge sombre et les seuls meubles étaient un lit et une penderie. Les draps dépareillés arboraient un quelconque motif floral et exhalaient une odeur de renfermé, lourde de sommeil et de sueur, qui me retournait l'estomac.

Je devais me faufiler sous la couette pendant que mon père me souriait. Après ce bref regard, pendant la dizaine de minutes qui suivaient, il ne me regarderait ni dans les yeux ni en face.

Il m'aplatissait sur le lit, descendait ma culotte et remontait ma chemise de nuit d'un seul geste empressé. Il se plaçait ensuite sur moi et je le regardais pendant qu'il se trémoussait en grognant, de plus en plus vite, ses parties génitales dures et poilues contre mon pubis. Je tournais la tête sur le côté, laissant les larmes couler sans discontinuer sur mes joues jusqu'à l'oreiller. Il m'arrivait de gémir, mais, la plupart du temps, je reniflais en silence. Dans tous les cas, mon père ne s'occupait pas de moi. Parfois, j'ouvrais un œil et apercevais ses tatouages. Sur un bras, il y avait le prénom Beatrice et, sur l'autre, le dessin d'un oiseau que je ne reconnaissais pas. Ma mère disait que cette Beatrice était l'une de ses ex, et cela la rendait furieuse.

Je voulais qu'il arrête, mais je savais que je devais me montrer patiente tandis qu'il haletait et grimaçait au-dessus de moi. Je respirais sa sueur rance mêlée de son après-rasage Brut de la veille. Son haleine était chaude et chargée. J'avais envie de vomir, mais je savais instinctivement qu'il valait mieux que je ne bouge pas d'un pouce avant qu'il ait terminé. Tous les matins, il continuait à aller et venir sur moi de plus en plus vite, jusqu'à ce que son visage se froisse et qu'il éclabousse

mon ventre de ce truc blanc et gluant. Puis, il retombait sur le côté, l'air épuisé et, après un moment, il se tournait vers moi pour me dire, toujours sans me regarder :

— Va te laver, Terrie.

Je filais hors du lit jusqu'à la salle de bains où, sous le regard de mon père – cela faisait partie du rituel –, j'ouvrais les robinets en toute hâte et je projetais de l'eau sur mon ventre. Mais je pouvais frotter et frotter encore sous l'eau bouillante, le truc visqueux persistait sur mes doigts et sous mes ongles. Je me sentais si sale. Cette impression ne partait jamais.

Je lançais de brefs regards dans le miroir, et papa était toujours là, me foudroyant du regard, le visage tendu. La fixité de ses yeux provoquait un frisson glacé le long de mon dos tandis qu'il me regardait me laver.

— Enlève bien tout, ordonnait-il, et file en bas pour t'habiller.

— Oui, papa, répondais-je.

Je coupais dûment les robinets, me séchais les mains et descendais pour entamer ma journée. Voilà comment se déroulaient presque tous les matins de mon enfance.

Mon père s'enfermait ensuite dans la salle de bains pour se préparer. Il se douchait rarement, se contentant généralement de s'asperger d'un peu plus de Brut pour couvrir son odeur de rance. Très vite, il apparaissait au rez-de-chaussée et, quelle qu'ait été sa toilette, ce n'était habituellement pas grand-chose. Cela ne l'empêchait pas d'être vêtu à la perfection et d'avoir une allure élégante. Je ne l'ai jamais vu travailler pour un salaire, mais il avait toujours l'air si compétent dans sa chemise et son costume qu'on aurait dit qu'il était sur le point de conclure des affaires importantes dans la journée.

Après s'être passé la main dans les cheveux, il complétait sa tenue avec son chapeau mou couleur moutarde, qu'il inclinait toujours légèrement. Tel était le masque enjoué qu'il présentait au monde extérieur. Si différent de l'homme que j'appelais papa.

À l'époque, je ne comprenais pas ce que mon père me faisait lors de ces « câlins » du matin. Tout ce que je savais, c'est que ce n'était pas bien et qu'après, je me sentais vraiment mal et très sale. La plupart du temps, je me comportais ensuite normalement et j'arrivais à chasser ces moments de ma tête. Certains jours où j'avais l'impression que c'était trop difficile à affronter, je me faufilais dans ma chambre, laissant les larmes silencieuses rouler sur mon visage et priant pour être ailleurs, quelque part, n'importe où.

Il était inutile de pleurer plus fort : personne ne viendrait. Je me glissais dans mon sac de couchage et remontais la fermeture à glissière aussi haut que possible. Puis je nichais ma tête dans le duvet et je sanglotais jusqu'à ce que mon visage soit trempé et que mes joues collent au tissu. Je ne savais pas pourquoi mon père faisait ce qu'il faisait. Je savais que le sexe était quelque chose que les adultes aimaient parce qu'ils en parlaient souvent devant moi. J'avais aussi vu des films porno à la télé quand l'un de mes oncles en regardait.

Mais je n'y avais jamais vu d'enfant. Je détestais regarder la chose de mon père et je détestais la manière dont il grognait tout en allant et venant sur moi.

Lorsque mes larmes étaient tarées, je demeurais dans le sac de couchage, les paupières fermées de toutes mes forces, essayant désespérément d'effacer ce qui venait

de se passer. Je savais cependant que je ne pouvais pas me cacher indéfiniment et qu'il me faudrait me lever.

Ma chambre était rose avec une gigantesque fresque de *Blanche-Neige et les Sept Nains* que mon père avait fait peindre par ses amis sur le mur. Au début, je l'aimais bien : ils souriaient toujours et étaient toujours joyeux, contrairement à la plupart des visages de la maison. Mais, parfois, ils me donnaient l'impression de me jeter des regards dénués d'expression ou de se moquer un peu de moi. Les seuls jouets que je possédais venaient de vide-greniers, et j'avais une grande maison de Barbie avec beaucoup de Barbie à moitié cassées. C'était mon jeu favori : je jouais à la maison ordinaire, avec Barbie qui faisait du baby-sitting pour une petite poupée et qui bavardait avec ses amies en buvant du café. C'est comme ça que j'imaginai la vie idéale. Les jours les plus sombres, je jouais à « Barbie patatras » : j'alignais les poupées sur le toit de la maison et déclarais :

— Vais-je vous sauver, les Barbie ? Noooooon !

Et je les poussais pour les faire tomber à terre à grand fracas. Quand j'y repense, je réalise qu'il s'agissait là d'un jeu qui me permettait de libérer la colère s'accumulant en moi. Si je criais trop fort, j'avais droit à une raclée supplémentaire. Si je pleurais ou je sanglotais, personne ne venait me réconforter. Je n'avais personne à qui me plaindre ou simplement parler. Alors, je me consolais en « faisant du mal » à mes poupées Barbie d'occasion. Je me disais que, si je les faisais souffrir, je ne sentirais peut-être pas autant la souffrance qui me submergeait.